

Aurélie **FREDY**

C'est aujourd'hui dimanche



**C'est aujourd'hui
dimanche**

© Elan Sud 2013

Dépôt légal juin 2013

ISBN : 978-2-911137-33-4

Composition : Elan Sud

Photos : tous droits réservés

Aurélie **FREDY**

C'est aujourd'hui dimanche

Collection élan d'elles

Elan Sud

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

À Nicole.

*« Ma mère, à toi je me confie.
Des écueils d'un monde trompeur
Écarte ma faible nacelle.
Je veux devoir tout mon bonheur
À la tendresse maternelle. »*

Alfred de MUSSET, À ma mère.

Mars 1957 – Jeanne

J'insère en hâte ma carte dans la pointeuse, certaine de récupérer par la rapidité de ce geste le retard accumulé ce matin. La machine me répond par une succession de perforations. La méthode est agressive, le bruit féroce. La carte en ressort amoindrie en superficie, moi aussi. Le rond de papier qui s'est détaché est en réalité un morceau de cerveau qui ne m'appartient plus, devenu propriété des usines Renault Boulogne-Billancourt.

Je me dirige vers mon service pour prendre mes fonctions. L'extrémité de mes doigts demande grâce, mais je déclare la plainte irrecevable, en comparaison du salaire mensuel qui m'est reversé en tant que secrétaire. Tout est assemblage dans cette entreprise. Et lorsque je m'emboîte derrière la machine à écrire, j'ai le sentiment d'être l'ultime pièce servant au déclenchement de l'engrenage.

D'ailleurs, mes doigts s'agitent déjà pour venir cogner les petites touches noires. Clap clap clap. J'ai pointé, donc théoriquement je pense Renault, je respire Renault et je mange Renault... Mais tandis que j'aligne mécaniquement les lettres sur une page vierge, mon esprit fait l'école buissonnière.

Debout à six heures, j'ai préparé le dîner, composé les goûters et me suis octroyée un petit quart d'heure nécessaire à ma toilette. J'ai chaperonné le réveil et le petit-déjeuner de mes cinq enfants, puis nous avons descendu ensemble les trois étages à pied, pour nous éparpiller vers nos zones d'activités respectives. Le collège de Nicole et Françoise se situe en bas de notre appartement, rue Debelleye, et mes deux garçons fréquentent l'école communale rue Béranger, à cinq minutes de notre domicile. Avant d'attraper le métro à la station Oberkampf, j'ai déposé ma petite dernière, Marie, rue de Turenne, en première année de maternelle.

Une fois calée sur un strapontin souterrain, j'assiste nonchalamment au défilé des stations : République... La Fayette... Trocadéro... Saint-Cloud. Billancourt : je me fraye un passage dans la foule, parviens à m'extraire de la rame et à respirer l'air libre. J'accélére le pas. Je vois les minutes s'égrener. Cette histoire de pointage nous rend tous fous. Au lieu d'avoir la tête au travail, nous avons les yeux rivés sur l'horloge. 8 h15. Moi, Jeanne Gusso, née Scalier le 14 février 1925 à l'hôpital Cochin de Paris, je suis en retard. 9 h. Mes dix appendices articulés ont repris leur cadence habituelle. Démarrage réticent,

mais rodage imminent. Le thème des rapports que je dois taper varie, pourtant je ne perçois aucun changement, seulement une kyrielle de hiéroglyphes. Certains évalueront que je manque d'implication, ce n'est pas faux. Mais la vie m'a négligée et les perspectives nouvelles m'importent de moins en moins.

J'inspecte nerveusement la grande pendule murale, dont le tic-tac est devenu plus pénétrant qu'une parole de Dieu et constate que mes collègues font une pause. Je me redresse pour participer au rituel. Café, cigarettes. Je souris par automatisme et réponds par politesse, mais je n'ai lié amitié avec personne, je cultive la bienséance. Je me joins aux fumeurs qui forment une masse étanche et compacte. On m'accoste comme un lundi matin, avec résignation et lassitude. Ma troisième Gitane. La première a été consommée au réveil, sur le balcon. Je m'impose cette discipline car Lucien déteste l'odeur du tabac. Même les relents de cendre froide le dégoûtent. La deuxième a été expédiée en chemin. Il paraît que fumer nuit gravement à la santé, mais à l'usine Renault Billancourt, la cigarette fait du bien au moral.

Je bavarde avec les filles; elles se plaignent de leurs gosses, accablent leurs compagnons, commentent leurs amants.

«Et toi? me questionnent-elles.

— Moi?»

J'aimerais leur crier l'inavouable: je m'enlise chaque jour un peu plus, je peine à respirer. À vrai

dire, j'étouffe, je suffoque. Les enfants, les courses, le travail, mon époux... ils sont tellement omniprésents. Mais je ne peux me permettre d'accoucher ici du mal-être qui me ronge. Et puis Lucien est bon mari et bon père, il leur bricole tout le temps des jeux, fait toujours un saut chez le marchand de couleurs pour leur acheter des roudoudous. Non... c'est mon existence qui m'opprime, la routine journalière, un avenir vide, l'inanité de mes projets, la platitude de mon destin, la monotonie de mes pensées. Chaque jour est un éternel recommencement.

Luisa, une ouvrière chargée de la sellerie, m'épargne un déballage sordide en enchaînant sur son soupirant. Elle nous raconte comment il l'a conduite au restaurant en décapotable – la fameuse 4 CV cabriolet – en klaxonnant à sa fenêtre. Ses parents s'enivrent qu'un homme de son rang – un banquier – s'intéresse à leur fille unique. Elle est jeune, Luisa, et trépigne de se mettre en ménage. Elle croit au grand amour, celui dont on nous rebat les oreilles depuis notre plus jeune âge, celui qui brisera le mauvais sort qui l'enchaîne à une condition misérable et l'emportera loin de tout. L'écart entre nos ambitions et la réalité est si vaste que seule la magie semble capable de transformer nos bleus de travail en robes de bal. Mais il serait trop commode d'attribuer la laideur de notre quotidien à un sortilège. Rien n'est maléfique, tout est réel. Luisa clôt le dossier en faisant remarquer qu'avec la 4 CV cabriolet de son amant, Renault ne pourra l'accuser d'infidélité !

La sonnerie des ateliers de l'île Seguin indique la reprise du travail. L'appel écorche nos oreilles. Ces nuisances phoniques nous polluent jusqu'à violer notre intimité. Le brouhaha de la cantine, la perforation du pointage, la haute fréquence des alarmes, le vrombissement des camions, le sifflement des machines. Elles s'introduisent insidieusement, écrasent nos souvenirs auditifs. Il m'est arrivé de confondre la sirène avec le rire des mouettes, de prendre le crissement des presses pour le ronflement du ressac. C'est désolant, mais mieux vaut embellir ses journées quand celles-ci transpirent de médiocrité. À cet instant, je réalise que ma seule exigence serait de vivre dans un environnement calme, presque muet, sur le littoral.

Nous réintégrons nos postes. J'opère sans réfléchir, avec une robotisation déconcertante. Est-ce que j'agis de la sorte avec mes gamins? Je me suis mariée à dix-huit ans, et j'ai engendré cinq fois... en onze ans. Je souhaitais fonder une famille, certes, mais pas aussi nombreuse. Inutile de préciser que Lucien et moi nous entendons bien à ce niveau-là. Il m'arrive de le vilipender, mais nous nous rabibochons facilement. Certaines de nos réconciliations ont sans doute été trop démonstratives, ou trop sincères.

Midi. La pluie a repris sa suprématie sur Paris, ce qui nous contraint à déjeuner dans le réfectoire. La nourriture est infecte, répulsive. J'assiste au chassé-croisé entre les blouses bleues et les blouses grises.

Marquage visuel du système hiérarchique typique du groupe Renault. Quelques ouvriers rejoignent leurs compagnes. Les couples se forment, se creusent et se défont. L'usine est le lieu de tous les vices : domination, perfidie, envie, humiliation... Je devine que certains hommes me reluquent. Malgré mes cinq grossesses, j'ai aujourd'hui trente-deux ans et je plais toujours. Mais je n'ai jamais trompé Lucien, lui non plus... j'en mettrais ma main au feu ; l'adultère n'est pas dans sa nature. Il m'aime, même s'il n'est pas du style à klaxonner sous ma fenêtre avec un bouquet de fleurs, comme l'amant romantique dont se vantait Luisa tout à l'heure. Il est plutôt du genre à vérifier qu'à la fin du mois, chacun aura un bout de viande dans son assiette. Il me respecte, évite les vagues et les débordements. Il est carré, droit, identique chaque jour que le bon Dieu fait. Sa régularité m'exaspère. Je ne supporte plus certaines de ses manies, sa frilosité. Je me sens grabataire en sa compagnie. Il se contente de tellement peu. Ce métier d'agent de police qu'il exerce depuis plus de quinze ans, cette carrière prédéterminée et prévisible, ces échelons divisés et calculés. La rigueur et la discipline liées à son métier le définissent et le sécurisent tandis qu'elles me terrorisent de jour en jour. Image angoissante de notre futur dont aucune évolution ni variation ne s'avèrent envisageables, à moyen ou à long terme... Mais je n'ai pas le droit de me plaindre, je devrais me satisfaire de ce que d'autres n'ont pas. Un emploi et cinq gosses pleins de vitalité.

Je saisis au vol la discussion de Michelle qui révèle, les joues rouges d'excitation, que Claude – un ouvrier chargé de la maintenance – l'invite au cinéma samedi après-midi. On y joue *En cas de malheur* avec B. B. Michelle va accepter. À bientôt vingt ans, elle comptabilise peu de prétendants et refuse de finir vieille fille. Voilà tout ce que je rejette. Se suffire de peu par peur d'être déçu. Réduire ses rêves et ses prétentions, faire des concessions sur ses propres espérances. Il ne faudrait pas laisser mourir ses désirs de jeunesse, ce sont des œuvres d'art écrites à l'encre sympathique. Il faudrait les conserver à l'abri, précieusement. Gamine, je me souviens avoir convoité la carrière de Marlène Dietrich, j'étais certaine de mon bonheur à venir. Actuellement, ma foi est ébranlée. L'adulte d'aujourd'hui a semé l'enfant d'hier.

Je suis née entre deux guerres, des années folles, instables, de crise, de traités de paix. Mes parents portent encore les stigmates de ces atrocités. Ils se méfient de tout le monde, entassent des réserves de pâtes et de riz, gardent la tête basse et les yeux fuyants, doutant des accords de pacification. Ils pensent bénéficier d'une période de rémission avant l'annonce de nouveaux bombardements. Du coup, j'ai toujours eu l'impression d'être dans une trêve avant la reprise des hostilités, en perpétuelle attente d'un événement encore inconnu de ma part, mais irréversible. Pourtant ma vie est aussi lisse que l'eau de pluie.

Poursuite des activités. Mes doigts commencent à tirailler et à manifester de la fatigue. Je les sollicite et les encourage mentalement, nous sommes à peine lundi. Il paraît que les anciens se plaignent de fortes douleurs articulaires dues aux mouvements répétitifs qu'ils accomplissaient. Mais les médecins refusent de faire le lien avec ces maux dits de vieillesse et la dureté des conditions de travail. Quels octogénaires Lucien et moi deviendrons-nous ? Nous tiendrons-nous la main avec nostalgie, assis sur le banc public d'un square, ou entreten-drons-nous une sourde animosité ?

Je tape sans discontinuer sur les lettres de l'alphabet comme si je leur en voulais personnellement. J'extirpe la feuille de la machine pour la relire, puis je récidive. Le cri synthétique des mouettes m'avertit de la fin de mon labeur. Je ramasse mon sac et brûle le pavé pour me précipiter dans le métro. 18 h. Les grands sont sortis de l'école et doivent être en train de récupérer leur petite sœur à la maternelle. Je descends station Oberkampf. Dans la rue du même nom, je fais une halte chez le boulanger, avant d'acheter les fruits et légumes de la semaine, puis je me dirige rue de Bretagne vers la Boucherie du Marais pour glaner du lard à mettre dans le bouillon. Il est encore là. Ses mains s'arrêtent de désosser l'épaule de veau quand je pénètre dans la boutique. Il me scrute et me sourit. Elles sont si puissantes, si masculines. Elles me bouleversent, m'effrayent aussi. Il lui manque un doigt, l'index. Je soupçonne un accident de travail. Il termine avec sa cliente puis

s'empresse de me servir, me détaillant avec insistance. Régulièrement, il s'arrange pour me fourguer un supplément de viande en douce. Il doit être célibataire, en tout cas l'absence d'alliance le laisse supposer.

La dernière acheteuse disparaît et son collègue se retire en réserve. Nous nous retrouvons seuls, séparés par un étalage de viandes rouges et sanguinolentes.

«Madame Gusso, bonjour !

— Bonjour, Sylvain.

— Qu'est-ce que je vous sers aujourd'hui ? »

Je contemple la vitrine, incapable de fixer mon attention sur quoi que ce soit. Ma vision se trouble. Je ne sais plus pourquoi je suis là.

«Madame Gusso ?... Jeanne ? Est-ce que tout va bien ? »

L'information met un certain temps pour atteindre mon cerveau, et c'est au prix d'un immense effort que je réussis à répondre à cette question, d'apparence si simple.

«Je... oui, je crois que ça va... J'étais ailleurs.

— Où ça ?... Où étiez-vous ?

— Je ne sais plus, mais pas assez loin.

— Vous semblez découragée et fatiguée.

— Je le suis en effet. Le travail, les mêmes... ce n'est pas de tout repos.

— Je veux bien vous croire. J'ai deux neveux et ma sœur me répète souvent qu'ils la font devenir chèvre !

— ...

— Je note que votre sourire est revenu, c'est ce qui m'importe.»

Les femmes sont équipées de capteurs sensoriels qui leur permettent de jauger l'amplitude des degrés de séduction... Mais Sylvain n'était pas un dragueur conventionnel, ce qui déstabilisait et éveillait mes sens.

«Vous êtes si obligeant avec moi... Que visez-vous? Je suis mariée et mère de famille... Je ne comprends pas.»

Sylvain jette un coup d'œil derrière lui, afin de surveiller qu'aucune oreille ne se prête à la conversation.

«Je suis désolé, Jeanne, je ne veux pas vous compliquer la vie, mais... je fonctionne à l'instinct et j'ai toujours su.

— Qu'est-ce que vous savez?

— Qu'un jour vous serez ma femme. Plus qu'une certitude, c'est une évidence.»

Je suis abasourdie. Je commence à paniquer lorsque le tintement de la porte d'entrée se fait entendre. Une cliente s'engouffre dans la boucherie.

«Bonjour, madame Gaspiere, vous allez bien?

— Bonjour, mon petit Sylvain, figurez-vous que mes jambes me font atrocement souffrir à cause de cette maudite pluie, mais je me maintiens tant bien que mal.»

Sylvain pivote vers moi et me tend une commande frauduleuse.

«Merci, madame Gusso, je vous souhaite une bonne soirée... et j'espère vous revoir très bientôt.»

Je m'éclipse en lâchant un bonsoir général, honteuse à l'idée que madame Gaspiere, une voisine de quartier, ait pu intercepter un brin de notre échange verbal, et je me rends directement à mon domicile, affrontant à pied les trois étages qui me séparent du fief conjugal.

«Maman! hurle Françoise, rouge de colère, Nicole a pris ma poupée et ne veut pas me la rendre.

— Bonsoir, mes agneaux.»

Je soupire, déjà abattue en songeant aux corvées dont je dois m'acquitter avant de pouvoir réclamer le sommeil. En déposant les courses sur la table de la cuisine, j'incite Nicole à capituler.

«Tu sais que la poupée appartient à ta sœur, alors laisse-lui.

— Oui, maman, mais c'est pas juste. Françoise a toujours de plus belles poupées que moi, les miennes sont vieilles et abîmées!

— Tu sais très bien que nous n'avons pas les moyens d'en acheter une neuve à chacune d'entre vous.»

Mimique triomphante de Françoise, habituelle inauguratrice des jouets et habits neufs, qu'elle cède usés et déformés à ses deux cadettes. Je lorgne la mine éplorée de Nicole, mais je n'ai pas la force de la reconforter. Pour faire diversion, je l'engage à remplir la baignoire d'eau chaude. Nous nous y lavons à tour de rôle en semaine et profitons du samedi pour aller nous décrasser à la douche municipale.

«Tenez, plongez-y d'abord, puis nettoyez votre petite sœur.»

Je m'époumone à héler mes fils, en dirigeant ma voix vers la petite cour intérieure de l'immeuble, dont les murs renvoient l'écho du ballon.

«Les garçons? Vous viendrez vous débarbouiller dans cinq minutes.

— Oui, m'man.»

Alors que les petits font leur toilette, je termine le souper. Les filles sont en train de disposer le couvert lorsque Lucien toque à la porte. Malgré l'immutabilité du mode opératoire, je sursaute. Il se lave les mains et nous passons à table. Deux grosses portions de lard ont été rajoutées au pot au feu.

Le silence, qui accompagne la première partie du repas, constitue les prémices d'un chahut monumental. Les garçons taquent leurs grandes sœurs en leur prêtant des amoureux imaginaires ou bien c'est une énième brouille entre filles. Quoiqu'il en soit, tous sexes et tous âges confondus, le dîner s'achève obligatoirement par des cris, des larmes, des supplications, des appels au secours, des rires et du bruit. Je suis exténuée de les entendre ronchonner, se bagarrer, et je décide d'éluder leurs demandes d'arbitrage et de laisser la justice (ou l'injustice) départager leurs enfantillages.

Comme chaque soir, lassé de rentrer chez lui pour trouver une épouse cafardeuse, mon mari avale son dîner et se retire dans son établi – simple renfoncement qu'il a réalisé dans le mur du hall d'entrée – afin d'entreprendre la réparation du poste à transistors d'un de ses confrères. Un supplément au revenu familial.

Je me haïssais de réagir ainsi avec lui, de me renfroigner. Aucun reproche ne pouvait lui être adressé, mais c'était plus fort que moi. Cette situation embourbée, ces gamins qui m'assaillaient perpétuellement, mon activité professionnelle répétitive qui me faisait perdre toute individualité, ce meublé où nous cohabitons entassés... J'aspirais seulement à ce que mon mari se révolte contre notre statut. Qu'il mesure le décalage avec ce que nous avons édifié, ce 24 juillet 1943 si ensoleillé, au cours duquel nous avons échangé nos promesses. Je désirais l'entendre murmurer qu'il envisageait un avenir florissant. Alors je l'aurais rassuré, je lui aurais certifié que j'étais comblée. Mais non, il acceptait tout sans rien dire, en bon petit soldat. Il n'osait même pas médire sur son patron, décrier son salaire ou la qualité de viande qu'on nous servait. Pourtant Lucien avait de la prestance, du charisme. Il n'était ni timide ni poltron. Combien de fois je l'avais empêché de se bastonner pour un regard mal placé ou un défaut de convenance ? Mais cette conduite chevaleresque avait laissé place à un patriarche soucieux d'approvisionner sa famille. Les plaisirs que nous nous octroyions auparavant, comme aller danser au salon de thé, sortir au cinéma ou s'enfuir un week-end à la campagne, étaient devenus secondaires et frivoles, devant la nécessité d'épargner. Les futilités, les à-côtés... c'est ce qui me permettait de tenir. J'étais à présent dépossédée de ces divertissements inoffensifs mais salutaires. Se priver pour nourrir cinq petites bouches. Qu'est-ce qui me restait à part l'ennui ?

Je me lève de table et demande aux enfants de m'aider à débarrasser. Ils obéissent puis filent aux toilettes avant d'aller se coucher. J'entends les dix petits pieds marteler le plancher en file indienne pour se rendre à l'unique W.-C. situé sur le palier commun des troisième et quatrième étages. Puis le tambour pédestre fait machine arrière et réintègre l'appartement. Toujours en se chamaillant. Le rituel du soir peut débuter. J'étends un matelas sous la table de la cuisine, j'aide Michel et Jean-Claude à s'allonger et leur souhaite bonne nuit, puis je déplie le canapé du salon, couche mes aînées, et enfin, j'accrole le lit à barreaux tout contre Nicole, pour que Marie s'y sente en sécurité. Je transporte ensuite la bassine de linge jusqu'à la fenêtre pour étendre les affaires sur le fil extérieur, puis m'attelle à plier les vêtements propres, à les reprendre et à nettoyer la maison à pas feutrés. Le roulement des «r» caractéristique de la même Piaf s'échappe des baffles du petit électrophone qui égaie Lucien dans ses travaux nocturnes.

*Emportée par la foule qui nous traîne nous
entraîne nous éloigne l'un de l'autre je lutte
et je me débats*

*Mais le son de ma voix s'étouffe dans les rires
des autres*

*Et je crie de douleur de fureur et de rage et je
pleure...*

Je reste brièvement interdite, interloquée par ce couplet qui semble m'être personnellement adressé. Postée sur le balcon, je m'assois sur une chaise

Gatti et allume une Gitane. Je me prends à chanter cette entraînante mélodie, qui m'enserme la gorge jusqu'à l'agonie, tel un gâteau empoisonné. Alors, en occultant les répercussions, je fais un vœu. Disparaître. Aussi vite que le souffle du vent balaye les impuretés sur son passage.

Du même éditeur

Collection élan d'elles



978-2-911137-19-8: *Les Centiments* - Mireille ROSSI

978-2-911137-23-5: *La Parenthèse des anges* - Mireille ROSSI

978-2-911137-24-2: *Le Voleur d'enfance* - Esther MELLO

978-2-911137-28-0: *La Poupée mexicaine* - Michèle POUGET

978-2-911137-30-3: *La Balançoire* - Laurence CRETON



Prix Première Chance à l'écriture

978-2-911137-09-9: *Voix pour moi* - Alicia FERTIG - 2008

978-2-911137-13-6: *En lisant Mona* - Élise BLOT - 2009

978-2-911137-17-4: *Poussière d'écume* - Sylvain RICCIO - 2010

978-2-911137-25-9: *Cernes pourpres* - Jean BESSIERE - 2011

Du même éditeur

Collection Mémoires

978-2-911137-07-5: *Évariste Galois* - Bruno ALBERRO

978-2-911137-08-2: *Lettres du Front* - Émile SAUVAGE

Collection Terroir

978-2-911137-02-0: *Les Oliviers de la Parisienne* - André RAOUX-GRANIER

978-2-911137-06-8: *L'Enfant du Luberon* - André RAOUX-GRANIER

978-2-911137-12-9: *La Grande Borie* - Dominique LIN

978-2-911137-16-7: *Le Bigame truffier* - Luc DELESTRE

978-2-911137-26-6: *Lo Rabassier bigame* - Luc DELESTRE

978-2-911137-18-1: *Lardoulens* - Denise DÉJEAN

Collection *Elan Sud*'Aventure

978-2-911137-03-7: *Toca León!* - Dominique LIN

978-2-911137-04-4: *De l'autre côté* - Bruno ALBERRO

Collection DUOS

978-2-911137-20-4: *L'Éphémère a un goût de cacahuète* - Maurice LEVEQUE

Collection Regards

978-2-911137-05-1: *Humanum est...* - Philippe HUBERT

978-2-911137-22-8: *Renaître de tes cendres* - Dominique LIN

978-2-911137-29-7: *Passerelles* - Dominique LIN

978-2-911137-32-7: *Déconstruction* - Bruno ALBERRO

Hors collection

978-2-911137-11-2: *La Dernière Nuit* - Jean-Marc BONNEL

978-2-911137-10-5: *La Sentinelle* - Maurice LÉVÊQUE

978-2-911137-14-3: *Fragments rouges* - Bruno ALBERRO

978-2-911137-15-0: *Le Monde après la pluie* - Fabien HERTIER

978-2-911137-27-3: *Le Berger des lumières* - Claude GALLARDO

978-2-911137-31-0: *Une nuit sur l'île de monsieur Forbin* - Fabien HERTIER

Cet ouvrage a été publié avec le soutien du
Conseil régional Provence-Alpes-Côte d'Azur
Conseil général de Vaucluse

dans le cadre du
Prix Première Chance à l'Écriture*

* décerné à un auteur encore non édité par un jury composé de professionnels de la chaîne du livre (Elan Sud, auteurs, journalistes, libraires, bibliothécaires et professeurs) et de lycéens (lycée de l'Arc à Orange).

Thème 2013
L'effet papillon

Organisé par l'association
Expressions Littéraires Universelles
<http://www.elansud.fr/elu/Prix.htm>

Partenaires



Éditions Elan Sud

233 rue de Rome - 84100 Orange

<http://www.elansud.fr>

<http://elansueditions.over-blog.org>

Composition : ***Elan Sud***

Impression : Dupli-Print, à Domont (95)

N° d'impression 230376

Dépôt légal : juin 2013

ISBN : 978-2-911137-33-4



C'est aujourd'hui dimanche

Paris 1957, les femmes mariées étouffent souvent sous le joug des convenances. Jeanne, 32 ans, mère de cinq enfants, s'enlise dans un mariage qui sclérose sa vie.

Un matin, elle décidera de tout abandonner... sans se soucier des répercussions.

Une saga sur trois générations, où Nicole, une des filles de Jeanne, va se construire en l'absence d'affection maternelle.

Aurélie FREDY

De l'architecture à l'écriture, il y a un pont. L'auteure, ingénieur en bâtiment, l'a franchi depuis bien longtemps.

Témoin de son époque, comme nous le sommes tous, Aurélie Frédy taquine la plume depuis quelques années déjà. Nouvelles et autres textes ont vu ou verront le jour prochainement.

Dans la collection élan d'elles, par choix de l'éditeur, ce roman a été primé en 2013 par le jury du Prix «Première chance à l'écriture».

Prix: 16 €

ISBN: 978-2-911137-33-4

www.elansud.fr/fredy



 **Prix**
première
chance
à l'écriture
Lauréat 2013

